

Fiction

Number 67, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1997). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (67), 14–29.

LA VIE ENTIÈRE

Pierre Morency
Boréal, Montréal, 1996,
251 p. ; 29,95 \$

Pierre Morency est poète et dramaturge, mais c'est surtout par ses *Histoires naturelles du nouveau monde*, inaugurées avec *L'œil américain*, qu'il s'est fait connaître d'un large public. Il explorait alors un créneau peu fréquenté, essai hybride qui tient à la fois de la relation de souvenirs, de l'autobiographie et du manuel d'écologie, auquel *La vie entière* vient ajouter un troisième volet.

La vie entière, c'est d'abord le périple qui va de la naissance à la mort. Ainsi, tout au début du livre, les premiers moments de vie de sa fille sont bercés par le chant des bécassines, alors que le dernier chapitre, intitulé « Rondeur », boucle le cycle et donne la parole au grand-père envisageant sereinement la mort, comme une dernière traversée du fleuve. Entre ces deux extrêmes, une ligne directrice unit tous les chapitres du récit, le fleuve comme un « chemin qui marche ». Et si l'on se surprend un moment que l'auteur soit aussi enthousiaste pour décrire l'exubérance d'une ville, la beauté des rues animées et des objets étalés dans les vitrines que pour expliquer le rituel d'amour des sternes, on comprend rapidement que c'est cette place accordée au génie de l'humain qui justifie le titre du livre : *La vie entière*.

Plus que dans ses autres récits, où la nature occupait pratiquement toute la scène de l'écriture, l'auteur rapporte ici les expériences fondatrices, les moments critiques de sa vie qui ont décidé de sa vocation d'observateur de la flore et de la faune. À cet égard, il y a un parallèle à faire entre Pierre Morency et son grand-père Castor – surnom prophétique ? – évoqué plus haut. Ce

dernier, creuseur de puits et sourcier de son état, avait cru mourir au début de la quarantaine et s'était résolument accroché à son souffle de vie, bien décidé à ne pas le laisser aller. « J'ai connu cela : l'orage, la foudre, la tempête de sang, l'affaissement, l'arrivée au seuil de la fin », nous avait déjà confié Pierre Morency. Faut-il avoir cru la perdre pour être capable de célébrer ainsi les plus humbles manifestations de la vie ? Je sais, on se croirait dans une chanson de Jean Ferrat... La réussite esthétique de Pierre Morency fait peut-être d'ailleurs oublier que ce type de livre exige une maîtrise de l'écriture particulière. Il est délicat en effet de rendre l'émerveillement avec conviction et simplicité sans verser dans la mièvrerie ou la naïveté.

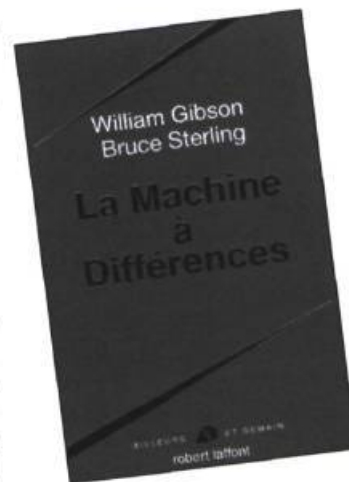
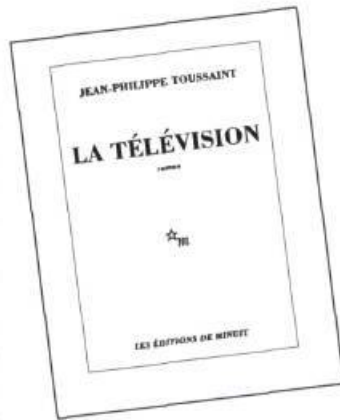
Hélène Gaudreau

LA TÉLÉVISION

Jean-Philippe Toussaint
Minuit, Paris, 1997,
269 p. ; 32,95 \$

Il se passe bien peu de chose dans les romans de Jean-Philippe Toussaint, dont les personnages sont des velléitaires racontant par le menu et sur un ton apparemment très détaché les scènes les plus banales – mais singulières justement à force de banalité – de leur vie quotidienne.

Dans *La télévision*, le narrateur, professeur d'université en séjour de recherches à Berlin, détaille la préparation mentale et intellectuelle qu'exige le travail d'écriture, qui passe en l'occurrence par des séances quotidiennes de natation et des pauses d'observation prolongées dans les parcs et les cafés. Il semble donc strictement ne rien faire, ce narrateur ; pourtant, il travaille ! À preuve, ce roman que nous sommes en train de lire... au lieu de regarder la télévision, peut-être.



travail formel qui exige une plus grande participation du lecteur. Mais il n'y a là, rassurons-nous, aucune pédanterie intellectuelle, car l'ironie vient génialement désamorcer « l'analyse » – qui est d'ailleurs, d'une certaine façon, l'expression du lieu commun (en effet, nous n'écoutons tous la télévision qu'exceptionnellement, n'est-ce pas ?). Ainsi, le narrateur, en train d'arroser les plantes des voisins en vacances, se dit que s'il a fait le vœu de ne pas regarder la télévision quand il est chez lui, il n'est quand même pas pour détourner les yeux quand il est dans un endroit où le téléviseur est allumé. Aussi, il allume le poste des voisins et s'installe dans leur lit pour *zapper* un bon moment au milieu de la nuit. Car la télévision, c'est à la nuit qu'elle produit son effet : briser le silence et l'obscurité.

Hélène Gaudreau

LA MACHINE À DIFFÉRENCES

William Gibson et
Bruce Sterling
Trad. de l'américain
par Bernard Sigaud
Robert Laffont, Paris, 1996,
438 p. ; 50,95 \$

Que serait devenu l'Empire britannique si, au XIX^e siècle, Charles Babbage, obscur savant anglais, avait *réellement construit* le fameux ordinateur à vapeur qu'il avait conçu ?

Pour répondre à cette interrogation, William Gibson et Bruce Sterling ont délaissé, le temps d'un roman commun, l'exploration du futur immédiat qui leur est chère. Évidemment, le postulat de départ n'a rien de gratuit : la présence d'ordinateurs – et donc du contrôle de l'information –, au beau milieu de la révolution industrielle, ne pourrait qu'ajouter aux chambardements que celle-ci a provoqués ceux que connaît notre époque avec la révolution informatique.

Les auteurs décrivent une période apocalyptique : l'Angleterre est aux prises avec un chômage catastrophique car des découvertes scientifiques majeures menant à l'utilisation

Périodiquement, en effet, le narrateur poursuit une diatribe contre ce médium envahissant qu'il a décidé pour sa part de ne plus regarder (même pas les sports) : « notre esprit, comme anesthésié d'être si peu stimulé en même temps qu'autant sollicité, demeure [...] essentiellement passif en face de la télévision. » Faut-il préciser que le minimalisme de Jean-Philippe Toussaint produit justement l'effet contraire ? Ne pas trop solliciter pour mieux stimuler. L'intrigue réduite à presque rien laisse toute la place au

de l'électricité, du pétrole, n'ont pu voir le jour, la technologie de la vapeur occupant tout le champ de l'activité industrielle.

Conséquences ? Londres agonise, car qui dit vapeur dit charbon, dit pollution. S'instaure le contrôle de l'État, de la police sur chaque citoyen... La recreation de ce XIX^e siècle est d'une précision tellement hallucinante, d'une étrangeté tellement complète et, paradoxalement, subtile, que le décor accapare tout l'espace du récit, reléguant l'intrigue proprement dite – une sombre histoire d'espionnage industriel – au second plan. Trop hermétique d'ailleurs, celle-ci ne permet pas aux quelques personnages récurrents de se démarquer de la toile de fond, ce qui donne un roman dont on oublie rapidement l'histoire. L'Histoire altérée, par contre, demeurera un véritable modèle d'uchronie réussie.

Jean Pettigrew

**MALINCHE
(DOÑA MARINA)**

Haniel Long
Trad. de l'américain
par Frédéric Jacques Temple
Jacques Brémond,
Remoulins-sur-Gardon,
1996, 52 p.

**LA MERVEILLEUSE
AVENTURE DE
CABEZA DE VACA**

Haniel Long
Trad. de l'américain
par Frédéric Jacques Temple
L'Arbre, Aizy, 1996, 43 p.

Un écrivain américain presque inconnu en français qui nous parle des conquistadores et de la Nouvelle-Espagne du début de la colonie ? Voilà qui ne peut que surprendre. Et le fait-il avec une poésie toute latine, une sensibilité sans mièvrerie, ni pour ni contre mais plutôt avec, et voilà qu'on s'interroge : mais d'où sort donc ce Haniel Long, si finement préfacé par Henry Miller, dans son étonnante chronique de l'Espagnol hors du commun qu'était Cabeza de la Vaca, ou dans son encore plus poignante description de la vie tourmentée de la célèbre

mais toujours mystérieuse Malinche ? On en sait bien peu de choses, sinon ce que Henry Miller nous en raconte, plus fasciné cependant par le personnage de Cabeza de la Vaca que par le mystérieux auteur qu'il nous présente. Or, si l'Espagnol et ses miracles fascinent, c'est surtout ici grâce à Haniel Long, qui fait parler son personnage à la première personne et nous dépeint son épopée en Floride avec un éclat et une pudeur qui ne peuvent laisser indifférent. Surtout lorsqu'il décrit le long apprentissage de l'Européen qui découvre l'autre, et enfin lui-même, en la personne de l'Indien, et ce dans une longue lettre à son roi, dont l'éloignement et l'abstraction lui donnent l'audace de la franchise et du sentiment.

À la première personne aussi que cette étrange *autobiographie* de la Malinche, maîtresse et interprète d'Hernán Cortés, aujourd'hui à la fois adulée et détestée des Mexicains : femme de pouvoir,



elle a su manœuvrer avec brio entre les Espagnols, les Aztèques et les peuples qui leur étaient soumis, sans éviter cependant de trahir son peuple – éternel destin peut-être de ces drôles d'individus que sont parfois les interprètes. Les propos de la Malinche, enfin ceux que lui prête Haniel Long, sont saisissants de beauté et de sagesse, d'amour aussi pour cet Espagnol en qui elle croit même s'il va détruire son pays. Car à l'image de ce que sera le

Mexique, elle en arrive à marier son dieu, le Serpent à plumes Quetzalcóatl, et la Vierge et l'enfant dont l'image la touche, jusqu'à proposer : « [...] un long temps s'écoulera avant que ces nouveaux venus ne soient modelés par la terre mexicaine, un long temps avant que nous ne nous soyons purifiés les uns et les autres de notre poison et de notre cruauté. » Sagesse et beauté aussi lorsqu'elle résume (lorsque Haniel Long résume) l'histoire du Mexique en une phrase : « Au jour de la Nouvelle Année, chaque fois, nous, Mexicains, allumons le feu sacré sur la poitrine nue d'un de nos chefs, qui ne se plaint jamais. Le courage d'un Espagnol est différent. Il avance en gémissant, en pleurant, mais il avance. »

On ne peut clore ce propos sans mentionner le merveilleux travail de traducteur-écrivain de Frédéric Jacques Temple. Sans son flair (encore fallait-il découvrir cet écrivain mort en 1956, puis arriver à le traduire avec tant de poésie et d'emportement – le sien, celui de Haniel Long ? une question que je ne souhaite même pas élucider), jamais bien sûr n'aurions-nous pu goûter ces brèves mais bouleversantes lignes. Cette brièveté me rappelle d'ailleurs que le roman (et c'est bien de romans qu'il s'agit ici) ne se mesure pas nécessairement en centaines de pages, pas plus que la nouvelle n'oblige l'ellipse : c'est plutôt d'intention qu'il s'agit, et celle-ci a l'ambition de la grandeur, qu'elle atteint d'ailleurs avec une infinie délicatesse.

Louis Jolicœur

« Adolescent, j'allais de temps à autre visiter Karoline, ma grand-mère maternelle, à Lac-au-Saumon de Matapédia. Elle était à sa retraite depuis peu et demeurait dans sa nouvelle maison. Elle aimait tellement parler, grand-mère, que je me demandais dans le temps, comment elle faisait pour dormir. »

**La vie de
Karoline**

chronique biographique
Amqui • Lac-au-Saumon • Price

Adrien Tremblay

maintenant en librairie
514.288.0922 ISBN 2-9805299-0-7

<http://www.login.net/jarni/adrien/>

**CET IMPERCEPTIBLE
MOUVEMENT**

Aude
XYZ, Montréal, 1997,
129 p. ; 16,95 \$

Écriture et projet convergent ici superbement. Tandis que les récits des nouvelles plaident bellement contre une certaine fébrilité, le style, lui, fait voir qu'il est possible de ralentir, voire de s'alanguir, sans que s'étiole la ferveur. Bien au con-

traire. Il faut saisir la vie dans son mouvement, accorder sa chance à la contemplation, se mettre humblement à l'écoute et même à l'école des bêtes, mais cela ne conduit pas à la démission. Cela permet plutôt, selon une belle expression, de « boire ces instants ». Comme cela permet à un seul regard, noué entre un père blessé et un fils révolté et écorché, de recréer entre eux deux l'immense zone des liens encore possibles.

Il faut, en milieu carcéral ou en établissement voué aux phases terminales, que ce soit face à une sœur jamais attendrie ou au côté du photographe qui voit tout sauf l'essentiel, secouer le joug du passé, combattre la dictature des préventions. Vivre exige l'attention aux indécelables mouvements des personnes. Vivre, c'est se pencher sur l'instant comme sur le parfum de la fleur. Aude, qui dit la douleur des êtres qui immolent le présent au passé et s'inquiètent du futur, dit plus encore le bonheur qu'engendre l'instant chez qui le saisit. La vie, dit-on, c'est ce qui se passe pendant qu'on s'occupe à autre chose. Aude le confirme. Admirablement. Et on refuse de s'occuper d'autre chose.

Laurent Laplante

SIU SONG

Michel Bergeron
Boréal, Montréal, 1997,
166 p. ; 18,70 \$

Une jeune musicienne vient de perdre son jumeau, musicien lui aussi : on l'a retrouvé pendu dans son loft. Le roman s'ouvre sur ses funérailles. Siou y est accompagnée des musiciens qui sont maintenant sa famille.

Elle vit son deuil avec eux, ses copains musiciens, dans une maison qui lui appartient, sur une île isolée. Ils se sont installés là pour y enregistrer

un album. Siou a des *flash-back* sur des moments de son enfance. Mo et elle ont vécu leur enfance dans le vieux port, avec leur père, un Indien alcoolique. Elle repense à leurs débuts dans la carrière, aux rencontres avec les musiciens qui sont devenus ses amis et qui font partie du *band* maintenant. Au monde qui est le sien, le monde de la musique rock dont le sexe, l'alcool et la drogue sont les éléments. À mesure que le temps et l'album progressent, les cauchemars de Siou, auxquels ne sont pas étrangers l'alcool et la drogue qu'elle consomme, ni sa relation avec Angus, vont en s'accroissant ; elle a soudain la révélation de ce qui s'est vraiment passé. C'est alors qu'elle constate que le monde de la musique est pourri et sans scrupule. La seule échappatoire pour elle sera la mort.

Écrit dans un langage poétique par un homme qui a vécu dans le monde de la musique rock pendant un certain temps, *Siou Song* renvoie l'image d'une société où l'éthique et la morale ont peu de place.

Francine B. Pelletier

JAMAIS VU SOLEIL NI LUNE

Ferdinando Camon
Trad. de l'italien
par Jean-Paul Manganaro
Gallimard, Paris, 1996,
170 p. ; 29 \$

Existe-t-il encore des romanciers de la terre, qui décrivent l'âpreté de la vie paysanne avec des mots rugueux comme l'étoffe, noueux comme le cep, des mots auxquels la rareté donne du poids ? Pas beaucoup aujourd'hui. Ferdinando Camon est l'un de ces survivants.

Quand l'écrivain-paysan est confronté à l'inexplicable et insondable horreur de la guerre, les mots ne portent



plus que le poids de la terre, ils portent celui d'une sorte d'enfer à démesure humaine. Quand il décrit l'homme étripé, il utilise les mots qu'on prend pour parler du cochon à l'abattoir. Les mêmes mots, aussi simplement réels, mais ce n'est pas pareil. Car on parle d'un homme et pas d'un cochon. Et, dans ce village, avant les Allemands, on ne tuait pas les hommes ainsi.

Ferdinando Camon nous rappelle que, dans les villages de l'Italie *profonde* comme celui qu'il nous décrit, les paysans n'avaient jamais vu un avion avant l'invasion allemande, encore moins un parachutiste. La plupart n'étaient jamais sortis de leur village. À vrai dire, penchés sur la terre pour lui arracher ses fruits, ils n'avaient « jamais vu soleil ni lune ». La guerre a tout bouleversé de cette culture, et pas dans le meilleur sens.

Avec une plume à couper au couteau, Ferdinando Camon taille un véritable monument à la culture paysanne sur fond d'absurdité humaine. De la belle ouvrage.

Denise Pelletier

SOLISTES

Hans-Jürgen Greif
L'instant même, Québec,
1997, 223 p. ; 24,95 \$

Qu'ils vivent dans une capitale européenne non identifiée, en Nouvelle-Angleterre, dans la province française ou près de la frontière danoise, les personnages de ce recueil ont deux points communs : ils sont seuls, même au milieu des autres, et ils ont une idée fixe

(qui les perd le plus souvent, et les sauve parfois).

La rigueur de la composition est telle que, ici, la nouvelle pourrait se définir comme un genre qui consiste à extraire tout le suc d'une idée, sans pour autant être prolix. Dans la plupart des cas, en effet, Hans-Jürgen Greif raconte, tantôt dans le détail, tantôt en accéléré, toute l'existence d'un individu qui habite un espace restreint et pousse sa manie jusqu'à l'absurde. À la longue, l'ensemble pourrait être ennuyeux ; il ne l'est pas. Non seulement l'écriture est-elle solide, mais la diversité des personnages et de leurs lubies a de quoi étonner. On trouve là un concertiste obsédé par les dents de son piano et celles des spectateurs, un cuisinier amateur d'opéra, un scientifique attendri par un animal de laboratoire... Le premier texte, « Sous l'œil du tigre », relève du fantastique. Pris isolément, les autres sont plutôt réalistes (on pourrait dire : ils racontent des histoires hélas plausibles), mais l'accumulation de tous ces destins gâchés par la monomanie finit par avoir quelque chose d'hallucinant. Ne dirait-on pas, d'ailleurs, que les personnages qui ornent la couverture, très belle, sont sous hypnose ?

Sylvie Chaput

LONG GLISSEMENT

Michael Delisle
Leméac, Montréal, 1996,
115 p. ; 14,95 \$

Il y avait longtemps que la poésie n'avait été portée sur la place publique par les éditions

Leméac. Le résultat est très beau : dans sa sobriété, la présentation de *Long glissement*, dernier titre du poète Michael Delisle, soutient admirablement le caractère intimiste de cette écriture.

La poésie est un langage intérieur, souvent évocateur de la biographie ou de la géographie de l'âme d'un poète. Avec *Long glissement*, Michael Delisle descend lentement, en empruntant quelques détours, dans les ténèbres de la mort, d'une mort annoncée. Le recueil est réparti en huit sections, dont les sept premières décrivent une progression dans le temps ; la dernière, qui se situe dans un temps antérieur au reste du recueil, agit tel un épilogue apaisant : « [...] penchons-nous sur l'acteur à qui on demande / d'inspirer le sel de l'air ; sur le marin / professionnel et bleu, de qui on attend le sens/du départ. »

Auparavant, Michael Delisle nous avait menés des origines au sel de la mort, s'attachant particulièrement au visage de la mère, visage qui s'efface progressivement et douloureusement. « Comment t'aimer quand je sais que tu vas / mourir. C'est comme marcher de plain-pied / dans un noir d'encre. Ça m'engloutit dès que / j'ouvre. »

Long glissement est peut-être un peu long, mais j'ai grandement aimé ce Michael Delisle : c'est une œuvre accomplie, un livre d'une profondeur remarquable.

Claude Paradis

LES RÊVES DE LA MER
Élisabeth Vonarburg
Alire, Québec, 1996,
363 p. ; 14,95 \$

Bien qu'elle soit venue d'ailleurs, Élisabeth Vonarburg a su s'intégrer au milieu naissant de la science-fiction québécoise dans les années 70, si bien qu'elle en est devenue la grande prêtresse. Avec *Chroniques du pays des mères* (Québec / Amérique, 1992), elle s'est vu décerner de prestigieuses récompenses littéraires par les

milieux américains et canadiens de la science-fiction. L'automne dernier, elle a élu domicile à la nouvelle maison d'édition Alire qui s'est engagée à publier les cinq tomes de l'œuvre colossale qu'elle a mise en chantier, *Tyranaël*.

Les rêves de la mer, tome premier de la série, est extrêmement déroutant en raison des hachures de la trame narrative. De courtes séquences évoquant de nombreux personnages et divers lieux se succèdent sans liens apparents. D'emblée la narratrice, Eïlai, se fait connaître en exposant son projet : devenue vieille, elle préfère témoigner de ses dons particuliers de rêveuse, mettre en ordre ses rêves et ceux d'autres rêveurs, plutôt que de se retirer avec les autochtones de Tyranaël. Le projet est dément, puisque les rêves expliquent l'histoire de Tyranaël à travers les figures qui ont marqué son devenir, retraçant les vagues successives de sa colonisation par d'autres peuples. Chacun des rêves, qui n'ont pas tous la même fiabilité historique, se présente sans unité chronologique. Il faut donc s'armer de persévérance pour reconstruire Tyranaël à partir de ces rêves que la narratrice fait surgir, comme les petites pièces colorées et insignifiantes d'un immense casse-tête dont seule l'auteure connaît la toile de fond. Toutes les œuvres de science-fiction d'Élisabeth Vonarburg ont quelque chose d'anthropologique ; la mémoire des personnages joue un rôle prépondérant dans la compréhension des univers romanesques qu'elle propose. *Tyranaël* n'échappe pas à cette constante.

La lecture en est donc d'une rare exigence pour le lecteur, mais combien gratifiante ! Il faut faire confiance à l'auteure, à son esprit structuré et créatif ; elle vous transporte dans des mondes techniques et scientifiques complexes mais d'une cohérence absolue, très différents de celui que vous connaissez. Cette saga serait née d'un rêve très bref : adolescente, l'auteure a vu la mer recouvrir la terre.

Danielle Gagnon

Robert Laffont

Michelle Tisseyre



La passion
de Jeanne

ROBERT LE DIABLE ROMAN DU XII^e SIÈCLE

Anonyme
Garnier Flammarion, 1996,
125 p. ; 8,95 \$

Depuis quelques années, les spécialistes mettent à la disposition des amateurs de littérature médiévale une grande variété de textes de l'époque dans des traductions de qualité, éditées en collections de poche. C'est le cas de ce *Robert le Diable*, roman anonyme du XII^e siècle, présenté et traduit par Alexandre Micha. Largement diffusé en Europe au Moyen Âge, ce texte a inspiré, au XIX^e siècle, un opéra de Meyerbeer.

Robert le Diable est un comte de Normandie violent et débauché, mais la ressemblance avec son homonyme, père de Guillaume le Conquérant, s'arrête là. Le roman raconte d'abord ses méfaits : brigandage, massacres, pillages de monastères, viols... qui attirent sur lui la malédiction paternelle et l'excommunication papale. Mais l'ouvrage poursuit un but éducatif. Cette chute brutale sera suivie d'une longue rédemption. Le chevalier, effrayé de ses propres excès, force un jour sa mère à lui révéler le secret de sa naissance : « [...] si vous mentez, je ferai boire en votre cervelle cette belle épée tranchante. » La mère avoue que, ses prières à Dieu étant restées sans effet, elle a demandé au Diable de remédier à sa stérilité. Voilà donc la cause des « diableries » de Robert.

Vient alors le récit de l'inraisemblable pénitence infligée par le pape au chevalier. Contrefaisant le fou, Robert se fait jardinier au service de l'Empereur de Rome, il loge au chenil et ne se nourrit que « d'aliments disputés aux chiens ».

L'œuvre permet d'approcher, en une centaine de pages, différents genres littéraires du Moyen Âge. Elle atteint, dans

sa première partie, la grandeur épique de Raoul de Cambrai, héros révolté, incendiaire du monastère d'Origny. Elle frise le *fabliau* et le *dit* (court texte narratif satirique ou moral) dans le récit des humiliations subies par Robert et de ses démêlés avec les chiens ; elle devient véritable *roman d'aventure* (un mystérieux chevalier blanc sauve par trois fois l'Empire des envahisseurs) puis *roman sentimental* (la fille de l'Empereur épouserait volontiers ce héros qui n'est autre que Robert), enfin *récit hagiographique* (pour racheter son rachat, Robert préfère finir sa vie en ermite au service de Dieu). Ce roman montre aussi, par ses excès qui nous font sourire, jusqu'où pouvait aller la frénésie du « contritionnisme larmoyant » des moralistes du Moyen Âge. La présentation est à la fois érudite et claire, la traduction soignée, sans archaïsmes inutiles. Un livre qu'il faut aborder avec un certain recul pour savourer ce qu'il peut avoir d'involontairement parodique.

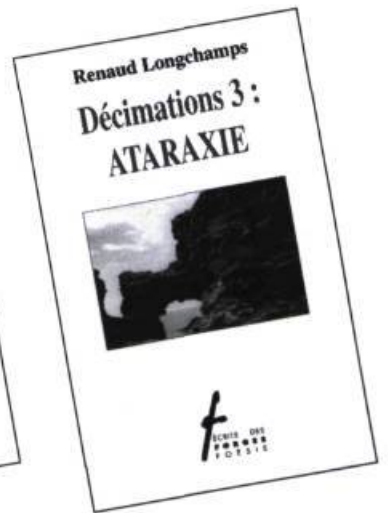
Jean-Pierre Tusseau

PROFESSION : INDIEN

Claire Varin
Trois, Laval, 1996,
133 p. ; 19,95 \$

Voici la première œuvre de fiction de Claire Varin qui a déjà publié des entretiens avec Clarice Lispector et un essai sur cette admirable romancière brésilienne qu'elle m'a d'ailleurs fait découvrir.

Ce récit, écrit d'une langue nerveuse, émaillée de métaphores parfois étonnantes, s'ouvre à Montréal sur la rencontre décevante de la narratrice avec un Brésilien qui joue l'Indien persécuté. Il se poursuit par une expédition au Brésil, de Rio de Janeiro à l'Amazonie, nous gorgeant de couleurs et de parfums, nous faisant voguer sur les eaux du fleuve



légendaire ou nous mêlant à la vie rude des Indiens et à leurs petites combines, cherchant à percer le sens de leurs revendications. Nous partageons également la déception de la narratrice, assignée à la couverture du Sommet de la terre, à Rio en 1992, et de la Première Conférence des peuples indigènes, prenant conscience de l'exploitation polymorphe du statut d'Indien : les jeux de prestige devant la presse internationale et les *compromissions capitalistes* auxquelles s'adonnent parfois les figures les plus prestigieuses du mouvement de défense des Indiens et des forêts de l'Amazonie. S'y ajoutent les récits d'abus sexuels de la part de prêtres de la Fondation nationale de protection indigène. La narratrice y a laissé ses illusions et en revient le cœur vide et brisé, reconstituant sa vie sur les ruines de son idéal de justice et de pureté.

Il faut lire ce petit livre, qui prend parfois le ton du réquisitoire, ne serait-ce que parce que le Brésil occupe bien peu de place dans notre *univers littéraire*.

Jean-Claude Dussault

DÉCIMATIONS 3 :

ATARAXIE
Renaud Longchamps
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 1996,
56 p. ; 10 \$

Renaud Longchamps signe ici un troublant recueil, une poésie axée sur l'idée de la déperdition d'une humanité dégradée, désintégrée, confuse et

que plus rien ne peut émouvoir. L'auteur écrit : « Dans la nuit l'humanité ressemble / à de l'intelligence déchue » ; « L'humanité n'habite plus la Terre » ; « L'humanité piétine / le corps immense et muet de la Terre ». Les principaux thèmes exploités gravitent notamment autour de l'idée d'un effritement de la rationalité qui fait de nous des êtres insignifiants, des errants. La mort est souvent évoquée dans ces poèmes incisifs qui portent sur l'épuisement de notre civilisation, de notre culture. Comme chez Gaston Miron, notre existence tant personnelle que collective est chaotique et « agonique », car l'être humain, accablé par la détresse qui frappe un monde inachevé, ignorerait l'effervescence du vivant ; il marche directement vers la catastrophe... Renaud Longchamps est peut-être d'une lucidité un peu brutale, mais il nous met face à nous-mêmes et cela, sans faire naître l'espoir d'une éventuelle libération de l'aliénation.

Comme pour ses deux précédents recueils *Décimations 1 : La fin des mammifères* (Écrits des Forges, 1992) et *Décimations 2 : L'humanité véloce* (Écrits des Forges, 1994), nous sommes en présence d'une poésie écrite par un *veilleur* posté au tréfonds de l'âme humaine, dans la *matière* qui la constitue : les gènes, les cellules et les neurones. On assiste ainsi à une véritable révélation de la condition humaine, de la barbarie contemporaine et de celle, bien pire, qui est à venir...

Gilles Côté

LA HONTE
Annie Ernaux
Gallimard, Paris, 1997,
132 p. ; 16,95 \$

« **JE NE SUIS PAS SORTIE
DE MA NUIT** »
Annie Ernaux
Gallimard, Paris, 1997,
109 p. ; 14,95 \$

Chaque fois que j'ai lu un livre d'Annie Ernaux, j'ai eu l'impression de transgresser un tabou, d'avoir accès à une intimité normalement protégée. Toujours il m'a semblé qu'un souci extrême de précision clinique, une étonnante volonté de gratter la croûte des bons sentiments pour mettre à nu les faiblesses, voire les bassesses, poussait Annie Ernaux à exhiber ainsi sa vie (*Passion simple*) – et celle des autres (*La place, Une femme*) – sans aucune pudeur.

C'est la même écriture que j'ai reconnue dans *La honte*. Annie Ernaux y raconte une scène traumatique qui a marqué la fin de son enfance, une scène à laquelle les valeurs que sa famille essayait de se donner ne l'avaient pas préparée. Un jour de juin, l'année de ses 12 ans, son père a essayé de tuer sa mère. À partir de ce jour (dont il n'a plus été question entre elle et ses parents), l'adolescente s'est sentie stigmatisée, marquée d'une infamie que sa famille était à ses yeux sans doute la seule à mériter. L'auteure précise maintenant que ses récits précédents avaient cerné l'espace de cette scène pour laquelle il n'y avait pas

encore de mots. Mais les mots qui matérialisent *La honte* ne réussissent pas à capter ce sentiment, à le fixer pour l'en débarrasser. Il lui faut donc continuer à écrire. Mais jusqu'où remonter maintenant qu'a été racontée la « scène primitive », celle sur laquelle se sont greffées toutes les autres blessures ?

« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » pouvait donc écrire Annie Ernaux. Le titre de la plaquette qui paraît en même temps que *La honte* est cependant la dernière phrase que la mère a écrite, et le texte est consacré à la lente dégénérescence de cette femme atteinte de la maladie d'Alzheimer. Il contient les notes qu'Annie Ernaux avait prises pendant la maladie et jusqu'après la mort. L'auteure précise dans le premier chapitre qu'elle n'avait pas relu ces notes (prises sur le vif) avant d'écrire *Une femme* (résultat du travail du deuil). C'est donc véritablement un inédit et non le brouillon d'un texte ultérieur qui nous est proposé ici. Je crois pourtant que ce texte n'ajoute rien à ce qu'Annie Ernaux avait déjà publié sur sa mère.

Le malaise diffus – mêlé d'une certaine admiration – que j'ai toujours ressenti devant les textes d'Annie Ernaux s'est précisé à la lecture de ces notes. En exhibant jusqu'à l'obscénité la déchéance physique d'une vieille femme devenue incapable de dignité, Annie Ernaux atteint à l'impudeur, et la dépasse. Il y a en effet quelque chose de pervers



dans cette écriture sans fioritures, précise et presque froide, comme détachée de la narratrice. Le genre que l'auteure pratique s'autorise du pouvoir cathartique des mots pour donner à voir ce qui relève de la plus stricte intimité. Il faut un certain courage pour braver ainsi le scandale, mais il faut surtout méconnaître (ou feindre d'ignorer) que les mots sont par essence inaptes à tout expliquer et qu'il vaut mieux, parfois, se taire.

Hélène Gaudreau

**JOUSSE OU
LA TRAVERSÉE DES
AMÉRIQUES**
Michel van Schendel
L'Hexagone, Montréal,
1996, 126 p. ; 14,95 \$

Il est difficile de parler d'un récit aussi déconcertant que *Jousse ou la traversée des Amériques*. L'emploi du terme « récit », en page titre, n'est pas innocent : on hésite, en effet, à

utiliser le mot *roman* pour un texte aussi hybride, qui mêle, entre autres, la légende au mythe.

Michel van Schendel est, rappelons-le, un poète. Et il arrive avec *Jousse ou la traversée des Amériques* ce qui arrive lorsqu'un poète se met à écrire de la fiction en prose : la poésie occulte presque la narration et certains passages prennent l'aspect de poèmes en prose : « L'oiseau merveilleux. L'oiseau inexorable. L'oiseau [...] » est le début d'un passage de ce type. Cela donne pour résultat un récit d'apparence hermétique. La présence, par moments, d'un univers onirique, parfois même hallucinatoire, dégagé de tout cadre spatio-temporel vraisemblable, contribue également à renforcer tant l'aspect poétique formel que l'hermétisme du récit.

Il y a, malgré tout, une *histoire*, celle de Jousse et du narrateur, qui décident de mettre en récit l'aventure de leur immigration. Une troi-

25 ans d'édition en Acadie

**Splendeurs
du Nouveau-Brunswick**
John Sylvester



Splendeurs du Nouveau-Brunswick est avant tout un hommage aux beautés naturelles et aux richesses culturelles de cette province. John Sylvester a su capter avec une sensibilité toute personnelle la beauté unique des lieux et des gens présents dans ce superbe ouvrage. Un livre-cadeau d'une qualité exceptionnelle !

Préface de Roméo LeBlanc, Gouverneur général du Canada.
Couverture cartonnée, 72 p., 60 photographies en couleurs,
22,95 \$

Loïn de France
Germaine Comeau



Au tournant du siècle dernier, le jeune Paul-Émile Stehelin habite avec sa famille à la Nouvelle-France. Ses parents l'envoient au collège d'où il s'enfuit pour suivre l'aventure qui l'appelle. À travers son personnage, Germaine Comeau fait revivre ce village de la Nouvelle-Écosse qui, déjà à cette époque, produisait son électricité et possédait son chemin de fer.

216 p., 14,95 \$

**édition
d'Acadie**

◆ Éditions d'Acadie ◆ C.P. 885, Moncton, (N.-B.), E1C 8N8 ◆ Tél. (506) 857-8490 ◆ Téléc. (506) 855-3130 ◆ edacadie@nbnet.nb.ca ◆

sième figure se joint à eux : un oiseau mythique, représentant symbolique de l'Amérique du Sud et porteur de son histoire avant et après la conquête espagnole. Mais la narration reste presque en creux pour laisser le plus de place possible à l'expression poétique ; l'histoire est mise en image plutôt que racontée, et se construit par l'entrecroisement des récits de Jousse, du narrateur et de l'oiseau, hors du temps et de l'espace : « Nous arriverions à notre temps, sans jamais arriver nulle part. Cela, Jousse le savait ; c'est cela qu'elle disait, tournant en dérision la volonté prétendue d'être à temps, ainsi d'aucun autre temps, ainsi rien qu'à notre temps qui n'était d'aucun temps. »

Anne Martine Parent

**L'IMMENSE
FATIGUE DES PIERRES
BIOFICTIONS
Régine Robin
XYZ, Montréal, 1996,
191 p. ; 19,95 \$**

Après Auschwitz, Dachau, le ghetto de Varsovie, dans un recueil de biographies du possible, Régine Robin prolonge, reprend et approfondit sa réflexion sur le mode d'une vie au conditionnel pour les survivants de l'Holocauste. Elle soulève à nouveau la question de l'identitaire chez ceux et celles qui ont perdu, dans une des périodes les plus infamantes de l'histoire occidentale, famille, souvenirs, biens, identité nationale. Tout a été détruit, anéanti ; ne reste aux survivants que les millions de plaques commémorant les noms des disparus. Après de tels cataclysmes – toute tentative visant à circonscrire l'innommable restera vaine – le survivant se cherche un endroit où sa vie, chargée de l'horreur du souvenir que rien ni personne ne pourra rendre supportable, trouverait une

forme d'existence possible. Comme Régine Robin l'avait déjà fait dans *La Québécoise* (1984), elle opte pour Montréal, ville « où se lit déjà en clair l'avenir de toutes les métropoles. L'hybridité comme nouvelle identité, comme seule forme de mémoire collective ».

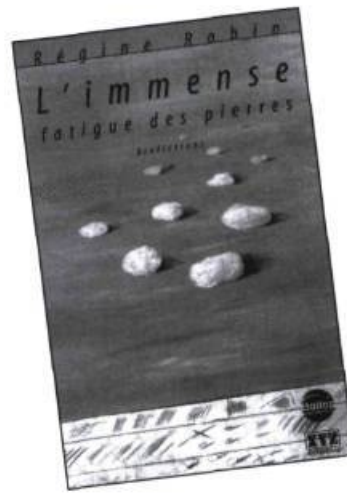
En pleine postmodernité, au moment où la parole devient celle de l'entre-deux, de nulle part, dans une société fortement fractionnée, aux identités multiples, existe-t-il le lieu de la continuité, où se reposer, cesser de chercher les noms des disparus, les graver enfin sur la pierre afin de préserver leur mémoire ? De Paris à Montréal, de New York à Jérusalem, d'aéroports en relais divers, Robin-Ajzersztejn-Nibor se souvient du passé, tente de trouver sa place dans un présent aussi incertain que l'avenir. Elle évoque des images d'un hier insoutenable : rafles à Paris, camps de la mort et kaddish, horreur indicible. Elle tente de rendre visibles les portraits des morts, dans une langue hors d'haleine, brisée parce que l'entreprise est si écrasante qu'elle risque d'y perdre le souffle.

À la fin de ce livre essentiel, le lecteur trouve cinquante et un espaces vides. Il y inscrira les noms des disparus dont le livre relève la trace.

Hans-Jürgen Greif

**PROSES DIVERSES
Alain Grandbois
Édition critique
par Jean Cléo Godin
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 1996,
479 p. ; 48 \$**

Le dernier Grandbois publié en édition critique aux PUM rassemble des textes choisis selon un double critère : les écrits retenus ont été rendus publics par l'écrivain (publication, radiodiffusion), et ils concernent la littérature.



Six sections composent ces « proses diverses », dont le « noyau » est la série « Écrivains canadiens de langue française » : elle compte pour près de la moitié du livre. Alain Grandbois y aborde 28 poètes et 56 prosateurs, d'Octave Crémazie à Gilles Hénault et de Jacques Cartier à Gabrielle Roy. Il ne s'agit pas ici d'analyses en profondeur mais d'esquisses brossées « à grands traits », où l'écrivain s'inspire

la plupart du temps des faits biographiques, des critiques et des classements établis par des tiers (C. Roy, B. Brunet, le père Le Jeune...).

Au point de vue de la qualité littéraire, on retiendra davantage les 45 pages de la quatrième section, intitulée « Comptes rendus, hommages et préfaces », dont l'écriture soignée et l'engagement plus personnel de l'auteur ajoutent à la valeur de l'œuvre grand-boisienne. Inégales, les autres sections révèlent aussi parfois les talents de l'écrivain : à preuve l'« Introduction aux *Lettres de la religieuse portugaise* ».

La présentation matérielle des *Proses diverses* pose par ailleurs un problème. Alors que les éditions critiques précédentes (*Visages du monde*, *Né à Québec*, *Poésie I et II*) étaient pratiquement sans fautes, le nouveau livre se distingue par ses bizarreries, voire ses erreurs : *Le Soldat Latour* pour *Le jeune Latour* (publié au fait dès la première édition du *Répertoire national*), et *Triptyques amoureux* pour *Triptyque* [sic] *harmonieux*. Ailleurs surviennent de criantes coquilles. Et pourquoi avoir omis l'habituelle liste des sigles et abréviations ? Ces grossières anomalies ne ruinent pas le long travail accompli par l'éditeur critique, mais elles déparent un ensemble jusque-là quasi impeccable.

Jean-Guy Hudon

**SOIE
Alessandro Baricco
Trad. de l'italien
par Françoise Brun
Albin Michel, Paris, 1997,
65 p. ; 21,95 \$**

Voilà un tout petit livre qui vaut bien son pesant de mots. Ni roman, ni récit, ni conte, on le définit modestement comme une « histoire ». Et je crois que le terme est approprié.

En fait, c'est même une très jolie histoire, celle de Hervé Joncour qui, en 1861, avait pour métier d'acheter et de vendre des vers à soie pour fournir les « soyeux » de son petit village. Or, ne voilà-t-il

pas qu'un jour, les approvisionnements réguliers, provenant surtout d'Égypte, subissent une contamination. Pasteur n'ayant pas encore découvert une façon de contrôler le problème, l'industrie de la soie est menacée.

Dans le village d'Hervé Joncour, où l'activité de la soie est encore conduite par des valeurs communautaires fortes, vit un esprit curieux, peu bavard, une sorte d'original, qui a nom Baldabiou. Celui-ci conçoit l'étrange projet, qu'il confie à Hervé Joncour, d'aller chercher de nouveaux spécimens dans une contrée du monde aussi fermée que réputée pour la qualité de sa soie : le Japon.

C'est ainsi que le tranquille Hervé Joncour deviendra un nouveau Marco Polo, traversant l'Europe puis toute la Russie à plusieurs reprises pour atteindre le lointain et mystérieux Japon afin d'en rapporter les précieuses bestioles. Mais à travers cette aventure commerciale, se tisse une

grande aventure d'amour fort joliment évoquée. Elle réserve de belles surprises.

D'une écriture simple, l'histoire qui nous est racontée a un pouvoir d'évocation qui n'est pas sans rappeler *Les mille et une nuits*. Je vous recommande ce petit livre comme on n'en fait plus beaucoup.

Denise Pelletier

MISS HARRIET
George Sand
Leméac, Montréal, 1996,
69 p. ; 15,50 \$

Si George Sand a publié de nombreux textes, il va sans dire qu'elle en a laissés aussi plusieurs en plan. Jeanne Goldin a mis la main, à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, sur l'un de ces « oubliés », *Miss Harriet*, roman abandonné à la 68^e page. Le manuscrit dans sa forme tronquée est un roman épistolaire composé de trois longues lettres qu'Anna

Morton écrit à Aline de Belval, une amie de couvent. *Miss Harriet* ne présente pas les réponses d'Aline de Belval, sinon de façon indirecte dans les lettres d'Anna, ce qui fait que le roman est essentiellement basé sur Anna et son entourage : sa mère, qui vient tout juste de mourir et qu'Anna vénère, sa sœur Lucy, douce et naïve, épouse d'Émilio Melvil, et son autre sœur, Harriet, qu'elle semble assez peu aimer et qui s'impose rapidement comme un personnage fort auprès des autres, plus effacées et engoncées dans des principes de vie contraignants.

Évidemment, puisqu'il ne s'agit que d'un extrait de roman et que nous n'avons que 68 pages pour toute histoire, le personnage d'Harriet n'a pas encore pris l'importance que semble lui conférer le titre. Toutefois, le portrait qu'en trace Anna dans les dernières pages du récit est éloquent et assez précis pour qu'on comprenne qu'Harriet, surnom-

mée Harry par ses compagnes de classe, s'oppose en tout à ses deux sœurs : indépendante, elle vit en garçon, nie toute religion, semble forte, décidée, téméraire. Comme le note Jeanne Goldin dans la postface du livre, le récit annonce sur plusieurs points *Histoire de ma vie* et le personnage d'Harriet se rapproche étrangement de celui d'Aurore. Un des points d'intérêt de *Miss Harriet* est donc son aspect autobiographique.

Il est intéressant de constater que Jeanne Goldin, dans sa présentation, a scrupuleusement respecté la mise en pages originale, conservant même les ratures et les graphies d'époque dans le texte, ce qui nous familiarise avec la façon de travailler de George Sand, mais agace parfois au fil de la lecture. Mais les réflexions pertinentes de Jeanne Goldin et l'univers créé par George Sand dans *Miss Harriet* valent amplement la lecture de ce roman inachevé.

Martine Latulippe

TRIPTYQUE



Raymond Lévesque
On peut pas tout dire
Textes réunis par Sylvain Rivière
269 p., 25 \$

« Je n'ai pas voulu faire une étude exhaustive de l'œuvre de Raymond Lévesque et encore moins de l'homme. J'ai voulu en broser un portrait honnête, tout simplement. L'amener à nous livrer un survol de sa carrière. Ensuite, l'homme aborde une trentaine de thèmes, donnant sa vision de la vie, des choses et des êtres. Suivront les témoignages de ceux qui l'ont connu, aimé, respecté, l'album de famille et de carrière, ainsi que des poèmes, chansons, textes de théâtre et monologues. »



Pierre Chatillon
L'enfance est une île
Nouvelles
183 p., 18 \$

Dans ce dix-septième ouvrage de Pierre Chatillon, on retrouve des histoires qui, avec beaucoup de fantaisie, remettent en question la notion de fiction mais qui parlent aussi d'amour, de peinture, de musique, et qui, comme tous les livres de Chatillon, sont une célébration de la nature. Des histoires qui souvent évoquent avec ferveur l'enfance.



Joël Des Rosiers
Théories caraïbes
Poétique du déracinement
Essai, 258 p., 25 \$

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

« M. Des Rosiers a plus d'une selle à son cheval de bataille ou plus d'une corde à son arc d'essayiste. Il a d'abord un style. On n'est pas poète pour rien et les idées sont ici portées par une langue explosive, féroce et joyeuse. »

Robert Saletti, *Le Devoir*



François Landry
Le comédon
Les aventures de William Roschildren
Roman, 411 p., 20 \$

« Un formidable suspense... une bonne dose d'humour, un grand pouvoir d'évocation. »

Louise Villemaire

« Un roman policier parfaitement bien ficelé qui présente l'un des duos de personnages les plus réussis de la littérature québécoise... Un vaste édifice percé de couloirs et de chambres secrètes. »

Marcel Olskamp, *Spirales*

COMME UN BOXEUR DANS LA CATHÉDRALE

Dyane Léger

Perce-Neige, Moncton,
1997, 149 p. ; 18,95 \$

La poésie acadienne des deux dernières décennies n'a cessé de nous surprendre en bousculant les règles du code poétique de la modernité tel qu'on le définit au Québec ou en France. Audacieuse, libre, expérimentale, cette poésie prend le large avec ses affirmations, ses brisures et ses éclats. Dyane Léger est une figure importante de ce renouveau de la poésie francophone. Depuis la parution en 1980 de *Graines de fées* (Perce-Neige), elle a travaillé à ouvrir les images, les rythmes et les intuitions qui font de sa poésie un abécédaire de l'émotion vive.

Comme un boxeur dans la cathédrale est un tournant dans son œuvre poétique. Dyane Léger y aborde la poésie comme question vitale : « La magie / comme la poésie / est sauvage. / Pur sang dans son indépendance. » Dans un corps à corps avec le langage et ses sources émotionnelles, elle nous livre dans une cadence complètement liée à la voix et à l'essentiel qui s'y trame, des poèmes dans lesquels la poésie est le véritable enjeu. Elle écrit « [a] vant que tout éclate en morceaux », contre la bêtise, dans le cœur des choses, au milieu d'un quotidien rempli de blessures et de malheurs. Ce recueil donne l'impression que la poésie est une ligne de vie. L'auteure écrit : « J'ai besoin de croire. / j'ai besoin de sentir / que je ne suis pas la seule à avoir mal / la seule à avoir oublié comment rire. / Prête-moi une aile / avant que je ne cède à la tentation / de tirer sur la bande d'outardes / qui passent par mes yeux. » Dans ce très beau livre qui tient de l'autobiographie, du manifeste et de

l'art poétique, il y a la mort qui traverse les signes de la vie, il y a la mer, la violence, la tendresse, mais il y a aussi l'énergie, une si tendre et forte énergie qui se nomme poésie et rime existentiellement avec vie. *Comme un boxeur dans la cathédrale* lutte pour le sens des choses, en disant un « effroi suivi d'espoir ». Dyane Léger, avec ce recueil d'une grande rigueur rythmique, nous étonne encore, nous emporte sur la « route (toujours) à refaire. »

Claude Beausoleil

RHAPSODIE CUBAINE

Eduardo Manet
Grasset, Paris, 1996,
329 p. ; 44,95 \$

À l'heure où la Loi Helms-Burton fait couler l'encre que l'on sait, il est particulièrement intéressant de lire *Rhapsodie cubaine*. Ce roman trace en effet un portrait très senti de la communauté des exilés cubains de Miami, ceux-là même qui ont fait pression sur Bill Clinton en vue de l'adoption d'une loi qui lui coûte quelques ennuis un peu partout. Français d'origine cubaine, Eduardo Manet sait certainement de quoi il parle.

Julian, son héros, naît en effet à Cuba, dont il est arraché juste assez jeune pour garder un souvenir nébuleux de l'île, étroitement associé à une grand-mère qu'il adore et qui est le cœur de son enfance. Son père, don Edelmiro Sargats, homme d'affaires prospère, a décidé de quitter l'île en 1960, avec sa jeune famille et sa Cadillac, au moment où les barbus menacent de trop redistribuer la richesse. L'exil consacrera l'éclatement de la famille. Pendant que Julian ira faire des études universitaires à Boston, sa sœur demeurera à Miami et son père deviendra un *leader* du mouvement de la résistance. Sa mère, depuis belle lurette sur une autre pla-



nète que son mari, finira par trouver un certain bonheur au sein d'une secte.

Mais Julian, à qui la vie bostonnaise avait permis de prendre une certaine distance de son milieu, revient à Miami. C'est l'amour qui le ramène, sous les traits de la bouillante Emma, *pasionaria* de la résistance. Devenu professeur de littérature hispanique, Julian sera témoin plutôt qu'acteur des tentatives souvent dérisoires de ses compatriotes en vue de se préparer à la reconquête de leur île. Après plus de trente ans d'exil, les éclats patriotiques de don Edelmiro et de ses acolytes sont devenus pathétiques. Julian rêve aussi de Cuba à sa façon, qui a cependant pour lui davantage les traits d'une femme que ceux d'un *guerrillero*. Pourra-t-il s'en affranchir ?

Eduardo Manet, qui n'en est pas à ses premières armes littéraires, s'est mérité le Prix Interallié pour ce roman. Voilà un honneur convenant bien à un tel ouvrage.

Denise Pelletier

LE PRINCIPE DU GEYSER

Stéphane Bourguignon
Québec / Amérique,
Montréal, 1996,
208 p. ; 21,95 \$

Sous un titre aussi accrocheur que motivé, le deuxième roman de Stéphane Bourguignon raconte les multiples phases de la vie affective de Julien, le narrateur. Quand celui-ci explique à sa compagne Annie, sans y avoir réfléchi, que, sitôt arrivé à la plage où il était parti seul en vacances, il s'est fait agresser par un homme armé, au

lieu de lui dire simplement la vérité, la tentative de viol dont il a été l'objet, il s'empêtre dans un mensonge qui le mènera à sa troisième rupture amoureuse, à 30 ans.

Banale en soi, cette histoire est brillamment relevée par un « humour décapant », comme le dit la quatrième de couverture. La nouveauté de ce roman se remarque surtout dans les comparaisons et les métaphores où s'opèrent des rapprochements irrésistibles : « Quelque chose me disait que de mettre le pied dans cette maison n'était guère plus prudent que d'entrer dans la cage d'un lion déguisé en rôti de bœuf » ; ailleurs, Julien, désavantagé, se dit qu'il « faut savoir battre en retraite quand l'ennemi est armé comme une femme nue » ; plus loin, il a « l'œil triste comme un bébé phoque qui voit Bardot partir »...

Ces sourires émaillent de façon constante le récit de quatre tragédies amoureuses (inégalement importantes, toutefois) et empêchent le roman de sombrer dans le mélodrame conventionnel. Ils ajoutent à l'efficace d'une écriture alerte et rapide qui va directement au bout de l'idée à énoncer, sans se perdre dans les méandres du *tout-dire* ou des *explications-à-tout-prix*.

Le principe du geyser, qui est la suite de *L'avaleur de sable*, se situe à l'époque actuelle avec ses ordinateurs, ses téléphones cellulaires et avec afficheur. Par contre, aucun lieu n'est précisé et cette *absence* a pour effet de garder le lecteur plus attentif à l'écriture qu'aux référents spatiaux, tout en créant un enviable climat d'universalité.

Jean-Guy Hudon

POÈMES CONTRE LA MONTRE

Carle Coppens
Le Noroît, Montréal /
Obsidiane, Sens, 1996,
non paginé ; 15 \$

Voici, pour preuve que l'ironie n'est pas incompatible avec la poésie, un magnifique recueil parsemé de tout près de vingt

œuvres du peintre Jesus Carles de Vilallonga, de Carle Coppens qui débute en poésie d'un pas ferme. Soixante textes désenchantés voguent sur la déception fin de siècle avec l'humour des Villon, Queneau, Ponge ou plus près de nous Marc Favreau, experts en sinistres chez qui le calembour et le tripatouillage de mots savent provoquer un rire juste assez jaune pour traverser le monde plus facilement, mais sans payer le prix de l'oubli. L'auteur de seulement 24 ans démontre dans ces légèretés grises une maturité de bon augure. Absents déjà les tics inhérents aux bienséances poétiques qui privent la poésie de sa fraîcheur. Le refus des clichés vaudra-t-il à Carle Coppens de passer inaperçu ? Il semble que non puisqu'il a obtenu le Prix Émile-Nelligan 1997. Mais il s'en soucie sans doute aussi peu que du sérieux sur lequel son écriture s'amuse à surfer. « Je suis le poète du demi sous-sol / l'esthète périphérique. / Mes sensations tiennent en six marques / et quinze produits. / Je vis au bout de la chaîne / j'assemble les pièces mobiles / d'un quotidien de fin de série. »

On pourra aussi trouver un peu trop *dans-le-vent* les montages infographiques, l'aspect résolument *léché* de l'ouvrage dans sa jaquette multicolore, mais tout cela m'apparaît néanmoins de bon goût, et ne nuit aucunement à la concision et à la clarté d'expression qui font de chaque strophe une aventure à la fois profonde et facile. D'un plaisir rigoureux.

Thierry Bissonnette

LETTRES D'ÉCORCES

Claude Paradis
Noroît, Saint-Hippolyte,
1997, 61 p. ; 12 \$

L'auteur s'adresse, en première partie de ce beau texte, et à la manière du Rainer Maria Rilke des *Lettres à un jeune poète* (Grasset, 1989), à un ami que l'on devine lui aussi poète. Absent, il revit dans la mémoire du narrateur : « Lointain ami, l'étrangeté nous rejoint, qui préservons en nos yeux l'es-

pace d'aimer [...] La distance n'invente pas la solitude ; elle lui donne un sens que je cherche à comprendre. » Est ainsi évoqué le thème de l'absence de l'*autre*, de la distance fondant la nostalgie, de l'*ailleurs*. Plus exactement, c'est d'une esthétique du *vide* dont il faut parler ici. La nature et le rythme des saisons scandent ce discours poétique ouvert sur l'absence, la mémoire et l'obscur. L'obscurité s'insinue dans tout le texte agissant comme révélateur des significations ; c'est dire qu'elle peut être lumineuse.

En deuxième partie, le poète-narrateur s'adresse toujours à un intime quasi intemporel : « Depuis toujours tu n'es plus là. Triste éclat, la lumière et le temps noircissent l'écorce où tes mots, autrefois, me parlaient d'un lointain ailleurs. » C'est la même thématique du *vide* et de l'*absence*. Claude Paradis fait également référence à plusieurs poètes importants tels Saint-Denys Garneau, Jacques Brault, René Char et Rainer Maria Rilke. Il va, par exemple, mettre en évidence la problématique de la difficulté d'être : « *Je ne sais pas vivre*, écrit Paul-Marie Lapointe : j'apprends quotidiennement à supporter sa clairvoyance. » On sent, effectivement, l'ombre de ces maîtres sur l'écriture du jeune écrivain.

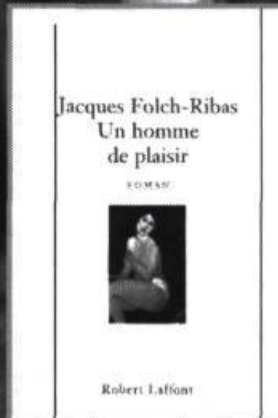
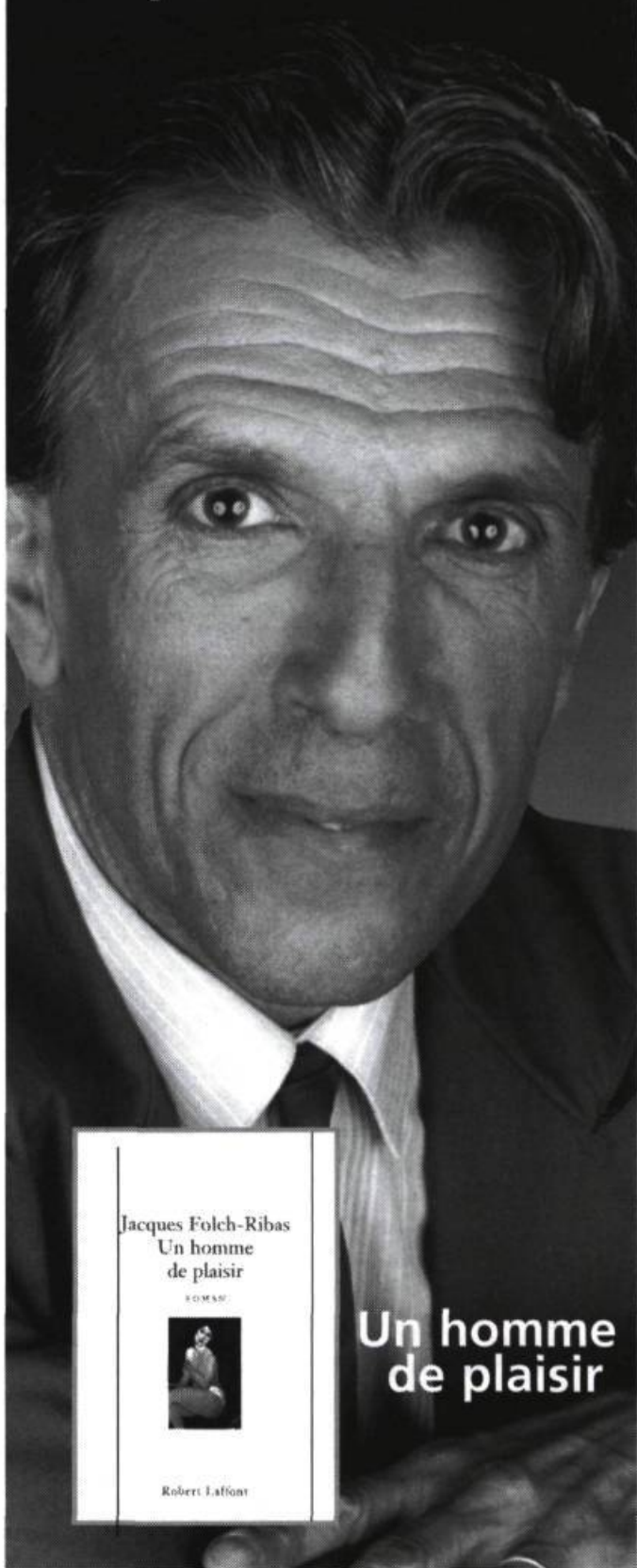
Pour terminer, et toujours à la manière de Rilke, l'auteur s'adresse à son ami : « Ce cahier n'empêche pas que tu te résorbes toujours davantage dans ta propre absence. De plus en plus, le vide t'avale, cher ami ; tes écorces disparaissent : plus rien ne s'y lit maintenant. » L'absence, le silence, le vide instaurent désormais leurs présences... On nous dit : « La distance donne un sens à la solitude : si je le comprends, j'ai peine à l'admettre. »

On sait que Claude Paradis a reçu le Prix Octave-Crémazie pour *Stérile Amérique* (Leméac, 1985), qu'il a également publié *L'amourable* (Noroît, 1989) et *Le silence de la terre* (VLB, 1993).

Gilles Côté

Robert Laffont

Jacques Folch-Ribas



Un homme
de plaisir